

# XAVIER DE HAUTECLOCQUE

PRÉFACE D'ÉTIENNE DE MONTETY



## AU CŒUR DE L'ALLEMAGNE NAZIE

À L'OMBRE DE LA CROIX GAMMÉE  
LA TRAGÉDIE BRUNE  
POLICE POLITIQUE HITLÉRIENNE

*Xavier de Hauteclocque*

ARTHAUD



Au cœur de l'Allemagne nazie

PREMIÈRES ÉDITIONS :

Gringoire & Les Éditions de France, 1933

Éditions de la Nouvelle Revue critique, 1934

Éditions de la Nouvelle Revue critique, 1935

Xavier de Hauteclocque  
Préface d'Étienne de Montety

# Au cœur de l'Allemagne nazie

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2019 pour la présente édition  
87, quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris Cedex 13  
Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-0814-7333-1

## PRÉFACE

*« Il ne suffit pas toujours pour peindre les actions des hommes de se sentir une âme élevée, une imagination forte, un esprit fin et juste, un cœur compatissant et sincère : il faut encore trouver en soi un caractère intrépide, il faut être préparé à tous les malheurs et avoir fait d'avance le sacrifice de son repos et de sa vie. »*

Chateaubriand

En 1933, paraît dans toutes les bonnes librairies un ouvrage édité par les Éditions de France : *À l'ombre de la Croix gammée*. Son auteur est connu, au moins des lecteurs de l'hebdomadaire *Gringoire*, il se nomme Xavier de Hauteclocque, envoyé spécial en Allemagne. Ce recueil contient les reportages retentissants qu'il a publiés quelques mois plus tôt. Dans un style direct et vigoureux qui est la marque de ce journaliste de grand air, il annonce d'entrée : « On ne me demandera pas d'insulter des hommes dont tout me sépare, qu'il faudra peut-être combattre demain mais qui furent cependant mes hôtes. Et puis à quoi bon insulter ? Un cyclone s'amoncelle à l'Est. Ne mêlons pas des criailleries inutiles aux roulements de la foudre. Essayons plutôt de comprendre ce qui se passe là-bas. »

C'est peu dire qu'entre juin 1932 et mars 1935, Hauteclocque a jeté une lumière crue sur le nazisme triomphant. Les premiers mois du nouveau régime ont pu rassurer certains observateurs. Pas lui : « Je crois ce calme factice. » Il ne poursuit qu'un but, celui d'informer le lecteur français en accumulant les témoignages, les petits faits vrais recueillis sur le terrain. Au total une vingtaine d'articles frappants, vivants, comme si on y était. Sans autre considération que la restitution de ce qu'il a vu, entendu, compris durant ses séjours, il relate ses rencontres avec des citoyens ou des cadres du nouveau pouvoir, ses visites de lieux emblématiques : « Forstrasse, 15. Non loin de la Potsdamer Platz, un vaste hôtel particulier élève ses quatre étages sans prétention dans une rue paisible. La maison appartenait à Wertheim, le propriétaire juif des "Galeries Lafayette" allemandes. Les nazis ont acheté la maison pour y installer leur état-major. Combien l'ont-ils payée ? Problème. »

Phrases courtes, images, vocabulaire précis, on reconnaît chez lui l'école Albert Londres dont il est le contemporain, et qui enjoint aux reporters de raconter, de décrire. « Porter la plume dans la plaie », avait recommandé Londres. Notre Rouletabille s'y emploie. Et cette plaie, c'est la cécité des démocraties face au péril qui monte.

Rien ne prédisposait Xavier de Hauteclocque au destin de ce qu'on appellerait aujourd'hui un lanceur d'alertes. Sa famille est d'origine picarde – le berceau est à Grand-Rullecourt dans le Pas-de-Calais. Elle compte de nombreux militaires, le père, Wallerand de Hauteclocque, est officier d'active. Lieutenant-colonel, il commande un régiment de hussards et sera tué dès le début de la Première Guerre mondiale. Funeste coïncidence : le même jour que son fils aîné Bernard, qui sert dans son unité. Par patriotisme mais aussi pour honorer la mémoire familiale, Xavier demande à s'engager ; il n'a que dix-sept ans. Il devra attendre un an pour être incorporé lui aussi chez les hussards, combattrà comme



## Préface

sous-officier et reviendra chez lui la poitrine ornée de la croix de guerre, avec deux citations. La guerre avec l'Allemagne, celle qu'il a faite, celle qui s'annonce, pèsera sur toute sa vie.

Démobilisé, il ne reprend pas le flambeau paternel du service des armes, pas plus qu'il ne s'installe sur les terres de sa famille pour mener une vie de hobereau. Comme si le conflit de 14-18 lui avait donné des fourmis dans les jambes, il se lance dans un monde inconnu : le journalisme. Le voici reporter au *Journal des débats*, puis à *La Liberté*. L'époque est faste pour la presse. Des journaux comme *Candide*, ou *Je suis partout*, qui doit son nom à une ligne éditoriale résolument tournée vers le reportage et les voyages, sont à l'orée des années trente quelques-uns des fleurons de ces médias modernes qui révolutionnent l'information. Les nombreux organes qui naissent requièrent des esprits aventureux. Hautecloque est de ceux-là. Son biographe Henri de Wailly parle à son sujet d'un homme « doué d'un culot inouï et d'une santé de fer<sup>1</sup> », qui s'embarque comme matelot sur un baleinier parti en Arctique (il en tirera des reportages rassemblés sous le titre *Grand Nord*), ou accompagne des pèlerins en route pour La Mecque (*Le Turban vert*, ouvrage préfacé par le maréchal Lyautey). Un jour dans le luxe, un autre dans un bouge, l'ancien hussard n'est nulle part dépaycé. De chaque voyage, il rapporte des reportages passionnants.

En 1929, Joseph Kessel qui a remarqué ce nouveau venu dans le club des grands reporters le présente à Horace Carbuccia, figure en vue du Paris des écrivains et de la politique, et gendre du préfet Chiappe. Homme de lettres, traducteur de Somerset Maugham, ambitieux et entreprenant, Carbuccia vient de lancer *Gringoire*, qu'il a adossé aux Éditions de France. Il a emprunté le nom de son journal à une comédie de Théodore de Banville. Au sommaire du premier numéro figurent des collaborateurs venus

---

1. Lire la seule biographie consacrée à Xavier de Hautecloque, par Henri de Wailly, *Le Tocsin*, Éditions Italiques, 2016.

de divers bords, et choisis selon un seul critère, le talent : Kessel donc, Guitry, Béraud, Auric, Colette. Plus tard, on y trouvera la signature des grandes plumes de la littérature ou de la critique, Gaxotte, Bernanos, Morand, Simenon ou Irène Némirovsky. Que penser de celle de Mauriac côtoyant dans ses colonnes celle de Brasillach ? Et de cet illustrateur, Romanin, si l'on sait que c'est le pseudonyme d'un certain Jean Moulin ?

Quand *Gringoire* débarque dans les kiosques, Kessel est déjà une personnalité, à la tête d'une œuvre riche d'une vingtaine de romans et récits remarquables. Trois ans plus tôt il a reçu le Grand Prix du roman de l'Académie française. Entre le globe-trotteur et l'aristocrate picard, il y a un monde, mais d'emblée les réunissent un même goût du métier, une même curiosité, nourrie de voyages et de rencontres inattendues. Jeff Kessel a raconté ses débuts, ou comment, armé de son seul aplomb, il avait proposé au *Journal des débats* un article relatant le défilé de la victoire le 14 juillet 1919 : « Par où commencer ? De quelle façon exprimer tant de ferveur, de grandeur ? Faire entendre ces musiques ? Faire éclater les uniformes, briller les armes ? Je me sentais confusément responsable devant les soldats qui avaient défilé, le peuple qui les avait reçus, et ceux qui, n'étant pas là, devaient tout voir à travers mon écrit. Le désespoir m'accabla. Ce que j'avais vu et senti je ne serais jamais capable de le dire en si peu de minutes et si peu de lignes. Jamais... Et puis je regardai ma montre. La limite approchait du temps qui m'était accordé. Alors d'un seul coup je cessai de réfléchir, de m'interroger. Je fus de nouveau sous l'Arc de Triomphe. Et je me mis à écrire, à écrire comme sous l'empire d'une influence étrangère, comme sous une dictée. Et l'article fut prêt à l'instant nécessaire<sup>1</sup>. »

Ce ton franc, ce phrasé naturel, aux antipodes de la pose littéraire parisienne, durent plaire à Hauteclouque. Ils se lient d'amitié. Son premier reportage pour *Gringoire* est sur la pègre des

---

1. Joseph Kessel, *Témoin parmi les hommes*.

## Préface

palaces. Il se rend ensuite à la frontière du nord de la Russie, non loin des bagnes de la jeune Union soviétique dont on commence tout juste à parler. De son journal, il partage la ligne farouchement anti-communiste, et sans concession pour les mœurs corrompues d'une III<sup>e</sup> République en crise qui selon le mot du turbulent Henri Béraud « donne à tout le monde une envie de casser quelque chose ou de cogner sur quelqu'un ».

Dans son exergue à son premier livre, Hauteclocque évoquera « le cadavre de la démocratie parlementaire ». Il n'est pas le seul parmi les journalistes, les penseurs, les écrivains français à s'inquiéter d'un régime malade, dont la fragilité semble rehaussée par les parades militaires italiennes et allemandes. Il est de son temps, il emprunte le vocabulaire vigoureux de la presse d'alors, acquiert sa logomachie. Ainsi, quand il vitupère « la pourriture bolcheviste et homosexuelle qui rongeaient la pensée allemande ». C'est l'époque où les quotidiens rivalisent d'invectives : « Que sonne l'heure de la mobilisation et avant de partir sur la route glorieuse de leur destinée, les mobilisés abattrent MM. Béraud et Maurras comme des chiens », lit-on dans le quotidien socialiste *Le Populaire* en 1935. En face, dans *L'Insurgé* en 1937, Maurice Blanchot s'écrie : « Blum reste le symbole et le porte-parole de la France abjecte dont nous faisons partie » (13 janvier 1937).

Pour son poulain, Carbuccia a d'autres projets, plus ambitieux que ces passes d'armes violentes et stériles : « Dès l'arrivée de Hitler au pouvoir, j'avais demandé à Xavier de Hauteclocque, le reporter le mieux doué de la jeune génération, d'entreprendre en Allemagne un voyage d'information »... La consigne est simple : « Observez, écoutez, écrivez. Quelles que soient vos conclusions je les publierai <sup>1</sup>. »

Hauteclocque n'hésite pas. Son premier voyage date de juin 1932, alors que le NSDAP, le parti nazi, est sur le point de devenir la première formation de la vie politique allemande (aux

---

1. Horace de Carbuccia, *Le Massacre de la victoire*, Plon, 1973.

élections de juillet, il obtiendra 37,3 % des voix). Trois mois plus tôt Hitler s'est présenté à la présidence du Reich, battu par le maréchal Hindenburg mais recueillant 36,8 % des voix. Le jeune reporter part aux fins de mener une enquête sur les junkers. Il est reçu comme un pair dans les grandes familles prussiennes, à la fois fasciné et effrayé par cette caste puissante, qui a gardé du Moyen Âge ses mœurs et ses institutions. Pour expliquer son immersion apparemment facile dans ce milieu, il confie : « Je suis le *Graf* von Hauteclouque. Qu'on ait affaire à des nationalistes ou à des socialistes, une particule n'est jamais inutile en Allemagne. Deuxièmement j'ai fait la guerre. Un "*Front-Soldat*" français est à peu près certain de trouver un accueil courtois auprès des "*Front-Soldaten*" de l'autre côté de la barricade [...]. Enfin j'ai de la langue, de la littérature, de la politique et de la mentalité allemandes une connaissance très suffisante. »

Six mois plus tard, le 30 janvier 1933, Hitler accède au pouvoir. À partir de là, il n'y aura pas de jour sans que l'Allemagne ne fasse l'actualité. Pour les lecteurs de *Gringoire*, il y a matière à inquiétude. Hauteclouque multiplie alors les séjours outre-Rhin. Il est accompagné de Willy, un chauffeur de taxi communiste qu'il a pris en amitié, et lui donne du « Herr Graf » : « La plus grande part de cette enquête, assez difficile à mener, écrit-il en 1934, je la dois aux chauffeurs de taxi de Berlin. Il n'y a pas une corporation dont les membres se tiennent mieux entre eux et qui soit demeurée plus rebelle à l'hitlérisme. »

Il se rend dans la brasserie où Hitler fomenta son coup d'État en 1923, pour comprendre le phénomène qui a fait d'un aventurier un personnage « plus populaire que le grand Frédéric, plus puissant que ne le fut jamais Guillaume II ». Le 1<sup>er</sup> mai 1933, à Tempelhof, alors que le parti nazi s'empare de tous les rouages de la société, il assiste à une allocution du nouvel homme fort de l'Allemagne, décryptant, au-delà de la liturgie nazie, ce que son éloquence a de redoutable : un « match de boxe oratoire contre

## Préface

l'obscur ». Il l'entendra encore à l'opéra Kroll, siège du Parlement depuis l'incendie du Reichstag : « Une voix lourde, rocailleuse, qui roule d'abord en flots pesants, puis tourbillonne comme un torrent avant le barrage, avec des métaphores, des interjections qui pétillent et explosent comme des balles. Là-dedans, des espèces de hurlements de fureur, quand il parle des "traîtres". Si prévenu qu'on soit, cette éloquence sauvage vous prend aux entrailles. » Ce qui l'inquiète, par-delà le spectacle, c'est la totale adhésion d'un peuple à un homme et à sa rhétorique foudroyante.

Hauteclocque sillonne le pays, rencontre des dignitaires, des industriels, et de plus en plus de convertis à ce qu'il nomme le « Coran nazi », levant le voile sur la révolution qui s'opère. Il cherche à diagnostiquer le mal qui s'est emparé d'une terre qui fut celle de Goethe et Schubert, écrivant : « Cette enquête ne vise pas au pittoresque. Je laisse à d'autres le plaisir d'inventer, du fond de leur fauteuil, des romans horribles sur le national-socialisme. Dans un problème où la vie et la mort d'un pays peuvent être mises en jeu, il me semble qu'on doit au public français la vérité stricte, appuyée de documents et de faits. » Ainsi, plus que par un long raisonnement, il décrit en quelques mots ce que ce salut martial qui fleurit dans les rues, qui met à bas les vieilles manières prussiennes, a de symbolique : « ce geste brutal de la paume rabattue violemment vers le sol comme pour écraser je ne sais quelle bête rampante et invisible » – la civilisation européenne ?

Fréquentant les bas-fonds et les lieux de plaisir (Sankt Pauli, « le secteur de la joie »), buvant avec d'anciens légionnaires, ou des militants communistes que lui présente le fidèle Willy, il fraye avec ceux qu'il nommera dans son style, simple, direct d'ancien soldat : « les tape-durs du III<sup>e</sup> Reich ». Ce sont eux qui lui font deviner la nature de ce qui se trame. Écoutant des reîtres se vanter de pogroms à venir – « on aurait dit qu'une cloison étanche venait de craquer, laissant ruisseler des filets de haine » –, il constate *de auditu* l'antisémitisme montant, ce qu'il nomme

« le point névralgique de l'hitlérisme ». Devant des interlocuteurs parlant sans filtre, il ne bronche pas, « cachant sous un sourire incrédule la secrète horreur qui m'envahit ». Quel sort sera réservé aux Juifs ? « Souper chez Israelkind [Hauteclocque a changé le nom pour protéger son hôte]. Impression de marasme épouvantable. Hommes et femmes représentent cette vieille aristocratie juive qui a rendu tant de services au germanisme depuis des siècles. C'étaient les racines d'or du vieil Empire allemand. Hitler vient de porter la hache dans ces racines. »

Parfois, il abandonne le reportage pour le documentaire. Ainsi il relate avec précision l'incroyable ascension de Hitler et les complaisances dont il a bénéficié. Raconte la nuit des Longs cou-teaux (29-30 juin 1934), à laquelle il n'a pas assisté (il arrive sur place quelques jours plus tard), mais recueille des témoignages de première main. Pour ce qu'il peut : « J'interroge les passants. Ils me regardent avec surprise, ils s'en vont sans répondre et ce qu'ils marchent vite ! Cette loi du silence observée par tout un village, voilà qui démontre, mieux que de longs discours, l'effrayante emprise de l'hitlérisme, cette domination fondée sur un curieux mélange d'enthousiasme et de résignation terrifiée. »

L'assassinat du chancelier autrichien Dollfuss en juillet 1934 le bouleverse : « Pourquoi ne vous avouerais-je pas, écrit-il dans les colonnes du journal, que le jour des obsèques du chancelier j'ai eu les larmes aux yeux, et Dieu sait qu'après douze ans de reportage aventureux à travers le monde moderne, on est plutôt rebelle aux émotions factices. » Ces larmes, il ne les verse pas tant sur un homme que sur ce que cette mort annonce de funeste. Le vieil Hindenbourg décède le 2 août, et sa disparition sonne comme un glas. Les élites économiques et militaires allemandes, les chanceleries européennes ont essayé de jouer au bras de fer avec Hitler. Elles ont perdu : « Moi l'étranger, lâche-t-il, j'ai l'impression qu'avec ce vieillard, c'est un pan du vieux monde qui s'écroule. »

## Préface

Désormais le régime contrôle tout, verrouille tout. Bientôt Hautesclocque est accusé de le tourner en ridicule. Ce n'est pas nouveau. Édouard Helsey, l'ami d'Albert Londres, mais aussi Philippe Barrès, ont avant lui été *persona non grata* en Allemagne. Le chef de presse du Reich, le baron von Stumm, proteste de sa bonne foi devant lui : « Est-ce que nous ne faisons pas preuve de grandeur d'âme en permettant à de tels journalistes de séjourner chez nous ? » C'est au tour de Xavier de Hautesclocque d'être inquiété. La police perquisitionne chez lui. *Gringoire* est saisi dans les kiosques de Berlin. Au fil des mois il observe le changement d'un peuple qui, d'humilié, est devenu orgueilleux puis s'est mis à haïr : les opposants d'abord, les Juifs ensuite ; bientôt les Français. Tout le monde. En février 1934, il découvre l'organisation qui s'est mise en place au camp de Dachau : « En troisième classe, se trouvent les damnés, les incorrigibles, ceux à qui l'on veut briser pour toujours les ressorts de l'âme. Ouvriers communistes, journalistes qui ont mené certaines campagnes violentes contre le mouvement brun avant sa prise du pouvoir... *et même – hélas ! – ceux que la dictature hitlérienne considère en ce moment comme ses plus dangereux adversaires : les prêtres catholiques coupables de voir dans l'Évangile une loi de miséricorde.* »

Deux étudiantes nationales-socialistes croisées dans une pâtisserie de la capitale où sont attablés des clients juifs s'exclament devant lui : « C'est dégoûtant. On ne peut entrer nulle part sans trouver des *Sau Juden* (des truies de Juifs). [...] – On trouve aussi des *Sau Franzosen* (des truies de Français). » Ces walkyries sortent peut-être d'une Jungfern Mühle, camp de travail pour jeunes filles, comme il en a visité un près de Hambourg et qui l'a sidéré : « Est-il possible qu'on songe à caporaliser ainsi toute la grâce, toute la douceur d'un peuple ? »

Au terme de ses enquêtes, rassemblées en livres sous le titre d'*À l'ombre de la Croix gammée, La Tragédie brune et Police politique hitlérienne*, le verdict est sans appel. Il l'exprimera

quelques semaines avant sa mort, en janvier 1935 : « On ne discute pas des faits. Blêmes comme l'angoisse, souillés de sang, trempés de larmes, ceux-ci vous donneront un aperçu de ce que la dictature gammée impose à l'Allemagne et de ce que notre France aurait à subir si, par un malheur inconcevable, nous devions être vaincus dans une prochaine bataille. » Il sait la guerre inéluctable. Cette perspective l'inquiète, il voudrait que son pays, de la base au sommet, se mobilise, se prépare à cette échéance. Il enrage devant l'apathie générale, et sa plume, qui n'était que vive, se fait vindicative quand il conspue « les millionnaires bolcheviques », les « communistes de salon », les « snobs du chambardement », les « objecteurs de conscience chrétiens » et « les instituteurs pacifistes ». Car de l'autre côté du Rhin, tous les Allemands sont prêts à l'affrontement, soit qu'ils le souhaitent, soit qu'ils le craignent, soit qu'ils y soient déjà résignés : « *Et dire qu'un de ces jours je vous tuerai, mon cher camarade. Quel dommage ! Ou bien, c'est vous qui me tuerez et ce sera tout aussi regrettable. Mais il faudra pourtant qu'on recommence...* », lui confie un ancien combattant avec qui il trinque.

Au retour d'un séjour dans la Sarre qui vient de voter massivement pour sa réintégration dans le Reich, Xavier de Hauteclouque tombe malade et s'alite. Le 3 avril 1935, il meurt au terme de plusieurs jours d'agonie, non sans avoir trouvé la force de dire à sa femme : « Dis à Carbuccia que les nazis m'ont empoisonné. Deux officiers dont j'espérais obtenir d'importants renseignements m'avaient invité à prendre un verre. En buvant je me suis écorché la bouche. Le verre qu'ils m'avaient offert était ébréché. Je suis sûr qu'ils m'ont inoculé du poison ou un microbe<sup>1</sup>. »

Septicémie, empoisonnement, le mystère de la disparition subite de cet homme robuste n'a jamais été éclairci. Pourtant il est mort pour ainsi dire au champ d'honneur des journalistes, acharné

---

1. Henri de Wailly, *op. cit.*



## Préface

à révéler la vérité sur l'Allemagne lancée sur la voie de la dictature. Il laisse une jeune femme et une petite fille.

À la une de *Gringoire*, le 5 avril, la rédaction rend hommage non seulement à l'ami mais au grand professionnel : « L'esprit sans cesse en éveil, lit-on, il avait réalisé la vraie formule du journalisme, celle qui allie la vérité du document à la psychologie des peuples. » Il ne verra pas la guerre de 40, ni la défaite, lui qui appelait instamment au réarmement de son pays et à la préparation de sa jeunesse, avant le choc inévitable.

Printemps 1940. Cinq ans après la mort de Xavier de Hauteclocque, sa propriété à Saveuse (Somme) est occupée par une unité allemande. Par prudence, sa veuve rassemble ses papiers, ses articles, ses livres et les met dans une cantine qu'elle enterre. Non loin de là, son cousin germain Philippe de Hauteclocque, son camarade de vacances du Grand-Rullecourt, refuse l'armistice, traverse la France à bicyclette, gagne l'Espagne, et rejoint le général de Gaulle. À la tête de la 2<sup>e</sup> DB, il s'illustrera en héros lui aussi, au combat contre « la tragédie brune », sous le nom de Leclerc.

Pendant ce temps à Londres, deux hommes et une femme rédigent et mettent en musique un chant de résistance : « Ami si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place. » En composant *Le Chant des partisans*, Jeff Kessel pensait-il à son ami Xavier de Hauteclocque, qui fut probablement l'une des premières victimes françaises du nazisme, et assurément l'un de ses tout premiers adversaires ?

ÉTIENNE DE MONTETY



*À l'ombre de la Croix gammée*



*Aux jeunes qui liront ceci  
et qui prennent en pitié leur France  
cette belle vivante  
liée au cadavre  
de la « démocratie » parlementaire,  
je dédie ces leçons de choses  
recueillies chez les jeunes d'Allemagne.*

*X. de H.*



## AVANT-PROPOS

L'enquête qu'on va lire a été menée en avril, mai et juin 1933, dans une Allemagne en pleine révolution « nationale ». Depuis lors, la situation politique semble avoir évolué dans le sens de la modération.

On n'a pas massacré de Juifs, on sourit à la Pologne. On gouverne à droite. Hitler apprend à porter l'habit noir. Il arrive même que Langenberg, la station de radio nazie, éructe des paroles pacifiques, tonnerre de phrases qui voudraient étouffer le sourd bruissement des armes.

Je crois ce calme factice.

Les vrais hitlériens sont ceux qu'on va essayer de vous montrer au naturel. Pas encore de masque sur ces rudes visages d'adolescents, suants et radieux au sortir d'une bataille féroce. J'ai vécu parmi eux. Mettant à profit l'ivresse et la confusion du triomphe, j'ai visité en détail le camp des vainqueurs. Pourtant, je ne voulais pas prendre en traître ceux dont il fallait pénétrer les secrets.

Colonels de l'armée brune qui me faisaient visiter leur quartier général berlinois ; étudiants hyper-patriotes que j'accompagnais dans ces « camps de travail volontaire » où s'élabore la Germanie nouvelle ; terribles tape-durs des SA et des SS qui ripaillaient avec moi dans les assommoirs des faubourgs sordides ; millionnaires en débâcle, savants en état d'hypnose, aristocrates désargentés,

*À l'ombre de la Croix gammée*

bourgeois faméliques, gueux en révolte, à tout ce qui grouille, gronde et monte dans cet inimaginable raz-de-marée, j'ai tenu le même langage et fait la même promesse.

— Patriote français, je désire savoir ce que sont, ce que pensent, ce que veulent les patriotes allemands. Rentré chez moi, je ne serai ni votre avocat ni votre accusateur. Un témoin et rien d'autre.

Le public, de ce côté-ci du Rhin, me permettra, j'en suis sûr, de tenir parole. On ne me demandera pas d'insulter des hommes dont tout me sépare, qu'il faudra peut-être combattre demain, mais qui furent cependant mes hôtes.

Et puis, à quoi bon insulter ? Un cyclone s'amoncelle à l'Est. Ne mêlons pas des criailleries inutiles aux roulements de la foudre. Essayons plutôt de comprendre ce qui se passe là-bas.



PREMIÈRE PARTIE  
PATROUILLES  
VERS LES LIGNES HITLÉRIENNES



# I

## CRÉPUSCULE DES DIEUX

Vienne, le 14 avril. Dîner à trois chez mon ami Otto von Z... Lui, type de l'Autrichien de haute classe, élégant, raffiné, allemand de cœur, français de manières. Très riche autrefois, il répare les brèches de ses revenus en traitant des affaires assez mystérieuses. Il vend des métaux.

On vend beaucoup de métaux en Europe centrale, à l'heure actuelle. Des petits morceaux de cuivre que le vulgaire appelle : balles de fusil. Des aiguilles à tricoter la peau humaine : baïonnettes. Et ces jolies machines tout en acier, ces machines à découdre l'existence que sont les mitrailleuses. Passons. Les affaires de mon ami Otto ne m'intéressent pas. Ce qui m'intéresse, c'est le troisième convive.

De bouche-à-oreille, on n'a pas le droit de prononcer son nom. Encore moins celui de l'écrire. Il s'agit d'une des plus éminentes personnalités de l'intellectualisme allemand (prenez, par exemple, comme élément de comparaison, le recteur de notre faculté de droit parisienne). Mon recteur germanique est l'une des têtes du parti von Papen. Il connaît personnellement le maréchal von Hindenburg et le Kronprinz. En lui s'incarne l'âme de cette vieille et puissante camarilla monarchiste où fusionnent les généraux, les grands terriens et les *Herr Professoren* :

L'Allemagne de jadis.

Pourquoi diable se trouve-t-il en Autriche au lieu de diriger son université à cette heure mémorable où l'Allemagne de demain s'éveille ? Touriste ?

Non : *exilé*.

\*  
\* \*

À ce pontife de la réaction allemande, les hitlériens n'interdisent pas formellement de séjourner dans son pays. On l'a prié courtoisement de suspendre ses leçons et d'aller prendre l'air à l'étranger jusqu'à nouvel ordre. C'est lui qui a désiré me voir. Il voulait éclairer un journaliste français sur la véritable nature du mouvement hitlérien. J'attends des diatribes, une explosion de fureur, au moins des confidences désabusées. Il s'agit d'un Allemand du Nord et de l'espèce violente, du type « surhomme ». La lueur des flambeaux taille en ronde-bosse les muscles de sa grosse tête cubique. Il s'ébroue voracement dans l'argenterie et la porcelaine fine. On sent qu'il s'emplit de mangeaille pour étouffer sa colère. Je plante les banderilles :

— Évidemment, quand on compare votre ami von Papen, si courtois, si racé, si cultivé, avec Hitler, qui, malgré tout son génie d'agitateur, n'est qu'un... autodidacte...

— Napoléon aussi était un autodidacte et un agitateur.

Sérieusement, sincèrement, ce grand intellectuel allemand, ce représentant des anciennes classes dirigeantes vient de comparer Hitler avec Napoléon. L'Allemagne de jadis peut haïr en secret le chef de l'Allemagne d'aujourd'hui. Elle l'admire, elle le suit parce qu'elle le craint.

Inutile de reproduire en détail ce que ce savant professeur m'a dit. En matière de politique étrangère sa faculté de compréhension ne s'élève pas au-dessus de la haine la plus brutale. Les Polonais, pour lui, sont du « *dreckmist* » (de la m... fumier). Politique intérieure : comme je lance dans la

conversation le nom d'Einstein, mon interlocuteur répond en propres termes :

— Dommage que ce voyou d'Einstein ne soit pas rentré à Berlin. *J'aurais aimé le voir se balancer au bout d'une corde, pendu sous la porte de Brandebourg.*

Ô sérénité de la science pure ! Cela suffit à caractériser le niveau moral du personnage, cela explique aussi pourquoi les hitlériens sortis du peuple n'auront aucune peine à supplanter l'ancienne oligarchie spirituelle ou nobiliaire.

Et l'avenir ?

Au-dehors, mon éminent recteur croit à l'imminence d'une agression simultanée des Français et des Polonais. Obsession de cette « guerre préventive » qui hante tous les Allemands non marxistes à quelque parti qu'ils appartiennent.

Au-dedans, il me laisse entendre à demi-mot que les dirigeants actuels du national-socialisme ne resteront pas longtemps les seuls meneurs du jeu :

— Le véritable maître de la situation, me dit-il textuellement, c'est le général von Hammerstein Equord (généralissime) et sa Reichswehr.

Avec quelle tendresse il me parle de cette Reichswehr, imbue des vieux principes, fidèle à l'antique idéal ! Avec quel espoir aussi ! *Un conflit entre ces vieilles troupes et les cohues des chemises brunes, voilà une éventualité qui ne semble pas lui déplaire.* Les dieux, dans leur crépuscule, attendent-ils que Parsifal, de son épée lumineuse, annonce la prochaine aurore ?

Possible.

Le recteur mange du camembert :

— Quel fromage ! Quel pays que la France ! J'aime ce pays, voyez-vous. C'est notre « petite fleur bleue » à nous autres, les *Welt-Leute* (traduisez : les hommes qui connaissent le monde).

\*  
\* \*

D'avoir vanté le camembert et la France, devant un journaliste français, la peur lui vient tout d'un coup. Il jette à Otto, d'une voix sourde :

— Ce que je dis n'a pas d'importance. Monsieur ne connaît pas mon nom, n'est-ce pas ?

Enfin, avec je ne sais quelle intonation de crainte dégradante, animale, avec un petit rire grelottant que je n'oublierai pas de sitôt :

— Parler politique avec un Français, à l'étranger, si cela se savait... je serais fusillé (*sic*).

«*Ich waere*<sup>1</sup> *erschossen!*» Les dieux de jadis ont peur de l'hitlérisme, aussi peur que les pauvres fantoches d'hier, politiciens socialistes ou chefs syndicalistes qui crèvent de misère et de peine dans les camps de concentration.

J'ai demandé au recteur s'il ne pouvait me donner des recommandations pour tel ou tel de ses éminents collègues restés en fonction et en grâce auprès des nationaux-socialistes. À la façon dont il a demandé son pardessus, j'ai compris que j'avais gaffé.

Lui parti, mon hôte dit en riant, un filet d'amertume dans son ironie :

— Tout de même, faire l'Anschluss avec des nationalistes du type de ce Prussien-là, ou bien avec les hitlériens, quelle alternative !

Otto von Z... croit malgré tout que le peuple autrichien réalisera l'Anschluss, quoi qu'on fasse pour l'en empêcher. Il croit aussi mon voyage en Allemagne parfaitement inutile. Les hitlériens, selon lui, ne veulent et ne peuvent avoir aucun contact avec un journaliste «*welche*».

---

1. L'éditeur a choisi de conserver la graphie de l'époque.

## II

### *GREUEL-PROPAGANDA* (PROPAGANDE DES ATROCITÉS)

Au Kreditanstalt, la principale banque viennoise, on refuse très courtoisement de changer mes schillings autrichiens en marks allemands :

— Nous ne traitons plus d'affaires en devise allemande. Ce seraient des opérations trop risquées... Baisse du mark inévitable... Catastrophe prochaine..., etc.

L'employé du Kreditanstalt viennois est juif. À la même heure, sur toute l'étendue du vaste monde, combien d'autres employés de banque juifs chuchotent-ils les mêmes propos pessimistes à d'innombrables clients ?

... Dans un coupé de seconde classe du rapide Vienne-Prague-Berlin, nous sommes quatre nations différentes : un journaliste français, un commerçant tchécoslovaque, un industriel suédois, un gros armateur finlandais. À Breclav, frontière austro-tchèque, chinoiseries de douane et de finances. On scrute nos valises, on inventorie le contenu de nos portefeuilles. Le Suédois et le Finlandais qui, au lieu d'argent liquide, emportent des lettres de change sur Berlin, se voient menacés de confiscation. En guise de consolation, notre compagnon tchèque nous prédit qu'à la frontière allemande les tracasseries seront plus insurmontables encore :

*À l'ombre de la Croix gammée*

— Les nazis haïssent les étrangers en général. Quant aux Français !... Je ne voudrais pas être à votre place, monsieur, lorsque les chemises brunes de garde à Bodenbach examineront votre passeport.

La sincérité de ce commerçant tchèque ne saurait être mise en doute. Seulement, il est juif. Ses prophéties désagréables ont-elles influencé le Suédois et le Finlandais ? Toujours est-il qu'ils descendent à Prague et qu'ils regagneront leurs pays respectifs par la Pologne, en évitant l'Allemagne.

Même question que ci-dessus : combien de voyageurs juifs mènent-ils, contre leurs persécuteurs, sur toutes les voies ferrées de la planète, cette guérilla tenace, discrète, beaucoup plus efficace qu'on ne le croit à Berlin ?

Bodenbach : frontière allemande. Pas une seule chemise brune à l'horizon. Le fonctionnaire saxon à képi vert ne se donne même pas la peine de feuilleter mon passeport français. Inutile d'ouvrir mes valises. N'exagère-t-on pas, hors d'Allemagne, les rigueurs du régime nazi, du moins en ce qui concerne les étrangers ?



### III

#### UN ALLEMAND MOYEN

L'aimable M. Schoenweide s'installe en face de moi. Cinq minutes après notre prise de contact, je connais déjà en détail ses affaires de famille, son passé, ses projets d'avenir. Il est fourreur à Leipzig. Son commerce marche mal et sa femme est bien inquiète, la pauvre petite.

À l'appui, une photo de sa femme en costume de bain ; trois beaux enfants, nus comme des vers, autour d'elle.

— Oui, ce sont de beaux enfants, et pleins de dispositions. L'aîné, dès qu'il aura passé son *Abiturient* (baccalauréat), je l'enverrai en Angleterre. Il étudiera la médecine. Il se fera naturaliser anglais : les médecins du Royaume-Uni gagnent beaucoup.

— Mais vous ne verrez plus votre fils, Herr Schoenweide.

— Pourquoi donc ? Je compte bien aller m'établir à Paris moi-même. On ne peut plus vivre ici. Et votre Paris, monsieur !... Votre belle France !...

Le fourreur commerçait en France avant la guerre. Il connaît Toulouse, Lille, Nevers et même un tas de villes où je n'ai jamais mis les pieds. Sa petite amie, la midinette des Champs-Élysées (*Ach !* vos Schanzlizzés !), quand il en parle, ses yeux se mouillent.

— Et puis, la guerre est venue. *Diese Schweinerei*, cette cochonnerie. Ça ne me plaisait pas, monsieur. Des tranchées du

*À l'ombre de la Croix gammée*

front ouest, j'écrivais à ma famille : « Quand donc reviendra le bon temps de France ? »

Le contrôleur entre. Il montre des journaux éparpillés sur la banquette, des journaux socialistes que j'ai achetés à Vienne. Il demande à Schoenweide d'un air sévère :

— Ces journaux vous appartiennent-ils ?

Schoenweide est devenu rouge brique. Il proteste encore de son innocence tandis que l'employé emporte, du bout des doigts, les feuilles pestiférées. Alors, pour qu'il ne puisse subsister aucun doute sur la pureté de ses convictions, mon fourreur « francophile et antibelliciste » déplie une gazette hitlérienne. Article de tête :

« Nouvelle menace de guerre des esclavagistes français. L'Allemagne devant le suprême combat pour la liberté et la vie. »

Il lit ça pieusement, avec une moue gourmande, le bon Schoenweide. D'ailleurs, tout « esclavagiste » que je sois, nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde.

## IV

### ATOUTS

Prendre contact officiellement avec les hitlériens : voilà le problème à résoudre. En France et en Autriche, on m'a dit que c'était impossible. Essayons tout de même et disposons les cartes de notre jeu. J'en possède cinq qui ne sont pas truquées, car il n'y en a pas du tout dans mes intentions de tromper les gens qu'il me faut étudier.

1° Je suis le *Graf* von Hauteclouque. Qu'on ait affaire à des nationalistes ou à des socialistes, une particule n'est jamais inutile en Allemagne.

2° J'ai fait la guerre. Un «*Front-Soldat*» français est à peu près certain de trouver un accueil courtois auprès des «*Front-Soldaten*» de l'autre côté de la barricade.

3° Ma qualité d'ancien cavalier me vaudra la sympathie des ex-officiers de cavalerie qui font de la politique outre-Rhin, et Dieu sait s'il y en a !

4° Nul ne pourrait me suspecter de connivence avec les partis de gauche, ni de sympathies pour cette démagogie politico-sentimentale que les neuf dixièmes des Allemands classent avec mépris sous l'étiquette de «*Pazifismus*».

5° J'ai de la langue, de la littérature, de la politique et de la mentalité allemandes une connaissance très suffisante. Ajoutez à cela d'efficaces relations personnelles.



Le lendemain même de mon arrivée à Berlin, invitation à déjeuner chez le baron von Dargestal, dans son appartement de West End, le quartier chic. Qu'on me permette de décrire les trois Allemands qui m'attendent. Dargestal d'abord. C'est un jeune vieux garçon de trente-cinq ans, svelte, d'une incontestable beauté sportive, avec cette figure blonde, limpide, ces yeux à la fois rieurs et rêveurs du junker de bonne espèce. Officier aux hussards de Strasbourg, excellent pilote de guerre, il a quitté l'armée au moment de la débâcle pour devenir, grâce à sa fortune et à son talent, l'un des plus réputés parmi les avocats et notaires de la capitale prussienne.

A beaucoup voyagé. Énormément lu. Culture anglaise. Bibliothèque française. Dissimule à grand-peine le dédain qu'il ressent pour une certaine plèbe nationale-extrémiste. Fait curieux : il ne semble pas farouchement antisémite.

Bien différent est Wolfgang, celui qui deviendra mon ami Wolfgang. Crinière noire et lustrée, des yeux de flamme dans une figure maigre et brune. Une âme impétueuse. Cet Allemand du Sud ressemble étrangement à un pêcheur napolitain. En lui se condensent tout le destin tragique, la fatalité inexorable qui ont foudroyé la haute bourgeoisie germanique et vont précipiter aux abîmes le cadavre même de cette classe sacrifiée.

En 1914, les parents de Wolfgang possédaient une centaine de millions. Savant illustre, son père était le médecin attitré des rois allemands. La guerre, l'inflation, la crise ont anéanti cette fortune. Les rois vivent en exil. Officier de uhlands, Wolfgang est entré après 1918 dans la banque. Mais les banques ont fait faillite les unes après les autres. Maintenant, ce fils de famille est à peu près sans ressources. Ce gaillard, suprêmement intelligent et actif, ne peut trouver un travail acceptable.

Aristocrate d'instinct, libéral par l'éducation, il est cependant dévoué corps et âme à ce national-socialisme populaire qu'il

*Patrouilles vers les lignes hitlériennes*

n'aime pas : pour lui et pour son peuple, ce patriote allemand ne voit plus d'espoir que dans le déchaînement tragique.

Troisième convive : l'ex-officier de dragons Helmut. Fils d'archi-millionnaires passablement dédorés, spirituel, joyeux, un peu fêtard, il s'est joint, lui aussi, à la ruée vers la grande aventure. Que voulez-vous qu'il fasse d'autre ? La tempête l'emporte, il ne sait où, insouciant, sceptique, prêt à se faire tuer tout de même si la patrie ou le Führer l'exigent.

\*  
\* \*

Un vieux domestique de famille, plus raide et inusable que nos fauteuils Louis XIV, sert les cocktails, le potage aux morilles, les vins du Rhin acides, frais et d'une pâleur d'or comme la rosée sur la chevelure des Niebelungen.

Je voudrais bien parler de politique et c'est de Paris qu'on me parle. Pourquoi Paris les hante-t-il ? Parmi un tas de raisons, j'en retiens une que Wolfgang murmure, comme s'il s'avouait à lui-même une lourde faute :

— Ce n'est pas seulement une ville, votre Paris, la ville par excellence, c'est aussi une vie, une autre conception de la vie, que nous ne connaissons plus. Pour nous, hommes cultivés, il n'y a pas de pays où il soit plus agréable de vivre que les pays démocratiques. Et je ne puis songer sans une certaine nostalgie à ce qui est le passé maintenant chez nous.

Ensuite, ils m'ont parlé en loyaux cavaliers allemands, c'est-à-dire de chevauchées, de beuveries et d'amours également folles.

Bénéfice net : mes hôtes mettront à ma disposition leurs accointances dans les sphères supérieures du mouvement brun. On travaillera en ma faveur au ministère des Affaires étrangères, près de l'amiral von Lewetzow, préfet de police national-socialiste, et dans l'entourage même de Hitler.

## V

### VENTRES PLEINS, VENTRES CREUX

20 avril. Voici quarante-quatre ans, à pareille date, Adolf Hitler naissait dans la petite ville autrichienne de Braunau. Son père, humble fonctionnaire des douanes, sa mère, fille de paysans, rêvaient de faire de leur garçon un « Monsieur », un *Herr Doktor*. Lui-même, dès sa première jeunesse, se sentait attiré par les arts. Il barbouillait des aquarelles. Pourquoi ne deviendrait-il pas *Herr Professor*, membre d'une académie impériale, peintre en vogue ?

Il fut peintre en bâtiment.

La mort, la guerre, la faim en décidèrent ainsi. Ses parents disparurent trop tôt, sans laisser un groschen, un centime d'Autriche. Finies les études. Il fallut ravalier des murs en blouse blanche, manier la pioche et la grenade dans les tranchées, et puis, au sortir de cette guerre qu'il acheva simple caporal, réendosser le pesant harnais du tâcheron, plonger à nouveau dans le marais gris et anonyme de la servitude.

Aujourd'hui, devenu plus populaire que le grand Frédéric, plus puissant que ne le fut jamais Guillaume II, il pourrait oublier cela. Non. Il se glorifie de sa misère passée. Il la chante dans chacun de ses discours. La mort, la guerre, la faim, la servitude, on dirait que ce sont les soubassements de sa personne morale et qu'il ne peut couper ces quatre racines d'où monte dans son âme fruste la sève amère et puissante des bas-fonds.

Ouvrez la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, organe des nababs de l'industrie, le *Berliner Tageblatt*, moniteur des grands bourgeois, le *Boersen Kurier*, gazette des gros spéculateurs, le *Stahlhelm*, lecture favorite des généraux, vous trouverez la même biographie de Hitler insérée par ordre. Des phrases brutales qui sentent la famine, la sueur, la boue du front et où reviennent, comme un leitmotiv, ces petits mots tragiques :

« Mort... Guerre... Faim... Servitude manuelle. »

Je n'en suis pas encore bien sûr, mais il me semble bien que les généraux, les industriels, les spéculateurs, les bourgeois lecteurs de ces feuilles cossues doivent éprouver un étrange chatouillement au pli de l'épigastre à voir cet ancien ventre-creux dicter sa loi aux ventres-pleins.

\*  
\* \*

Si l'on analyse objectivement sa conduite, force est de constater que, dans chacun des actes du nouveau chancelier, fermente je ne sais quel virus de miséricorde en faveur des pauvres.

À l'occasion de son anniversaire, il vient de donner ce mot d'ordre :

« Je veux qu'aujourd'hui personne n'ait faim en Allemagne. »

Programme formidable. Six millions de chômeurs *officiels*, c'est-à-dire, en comptant les femmes et les enfants des sans-travail, douze à quinze millions d'estomacs qui ne sont jamais remplis à leur suffisance depuis des semaines, des mois ou des années. À Berlin seulement, sur quatre millions d'âmes, un million de miséreux au bas mot (il y a 600 000 chômeurs).

Apaiser, un jour seulement, cet océan déchaîné, livide de vieilles fringales, quel travail d'Hercule ! Le soir du 20 avril, je crois pourtant que le miracle a été réalisé.

D'abord, depuis une semaine, les 700 000 « *SA Mann* », les prétoriens nationaux-socialistes, ont été mobilisés. Visites discrètes aux maisons bourgeoises, aux banques, aux restaurants

À l'ombre de la Croix gammée

cossus. Chacun des visités doit remettre de bonne grâce au visiteur une contribution en argent ou bien l'engagement de fournir tant de repas gratuits pour le « Geburtstag », le jour fatidique.

\*  
\* \*

Et puis, ce matin, commence la sarabande des tirelires de fer-blanc, 700 000 tirelires que les SA agitent sous le nez des passants dans l'Empire tout entier. On vous quète avec le sourire. Tout de même, mieux vaut donner.

Trois fois quêté en pleine rue, j'entre pour déjeuner au café Koenig, un établissement convenable de l'Unter der Linden, l'équivalent du café de Madrid sur nos grands boulevards. Rendez-vous de commerçants moyens et gros, Koenig appartient à un Juif et sa clientèle est juive pour une bonne part. J'aurais dû y penser plus tôt. En une demi-heure, cinq quêteurs à chemise brune s'arrêtent devant ma table. Ce ne sont pas des hitlériens de la haute, des gigolos à bottes aviateur. Ils ont la mine farouche de manœuvres de Neu Koelln, ces joues hâves plaquées d'ombre et de barbe revêche, ces pattes couturées de cambouis. Ils vous braquent leur tirelire sous le nez comme un pistolet.

Dix pfennigs chaque fois : soixante centimes que le quêteur salue d'un rauque : « *Sieg Heil* » (Victoire et Salut à Hitler), avec ce geste brutal de la paume rabattue violemment vers le sol comme pour écraser je ne sais quelle bête rampante et invisible.

\*  
\* \*

Un taxi m'a mené tout au fond de Wedding, faubourg lointain, à vingt kilomètres du centre. Terrains vagues, déserts affreusement propres où l'on voudrait voir surnager les papiers gras, les litres vides, les boîtes de conserve éventrées, toutes ces traces réconfortantes de nos humbles ripailles banlieusardes. Mais il y a si longtemps que Wedding ne ripaille plus ! Maisons ouvrières



vastes, confortables, ceinturées de balcons, où l'on devine des milliers de petits appartements aussi bien astiqués les uns que les autres, avec la même petite cuisine merveilleusement ripolinée et le même buffet à provisions où les araignées filent leurs toiles.

Ces belles ruches en ciment de Wedding n'abritent pas d'abeilles, mais des guêpes. Elles bourdonnaient la chanson communiste. Maintenant, c'est la chanson nazie. Seul le venin de désespoir n'a pas changé.

On délivre les repas gratuits dans les *Sturm-Lokale*, les postes de sections d'assaut hitlériennes. Ces postes occupent à l'ordinaire des arrière-salles de brasseries de quatrième ordre. Décor immuable. Derrière une table, flanqué de deux acolytes, se tient le *Sturmführer*, chef de la section d'assaut qui règne sur la rue ou le pâté de maisons. À côté de lui, un représentant de la *Wohlfahrts Abteilung* (organisation de bienfaisance). Sur la muraille, drapeaux rouges dont le cercle blanc enferme la croix gammée, pareille à un serpent noir à quatre têtes grouillant dans sa cuve sanglante. Remarquez que sur les drapeaux rouges de Wedding le cercle blanc est minuscule, beaucoup plus petit que sur les drapeaux des quartiers bourgeois.

Un à un défilent les « clients », les misérables. Épaules voûtées, poitrines creuses, teints verts ou bistre qui reflètent les lentes, longues et silencieuses coliques de miserere du marasme. Et toujours ce sourire de béatitude et de douleur qui s'apaise quand, après avoir fait viser leur carte de chômage, ils reçoivent leur ration de saucisses, de pain et de *delikatessen*.

Avant de manger, de leurs yeux de fièvre, ils regardent le portrait de Hitler, cloué sur le rouge des drapeaux, ils crient : « *Sieg Heil !* » Leurs grosses pattes osseuses font le geste d'arracher, de fracasser je ne sais quoi, leurs entraves, le traité de Versailles ou la fortune des riches.

Des millions de grosses pattes ont fait ce geste aujourd'hui...

— Quand le socialisme allemand était international, je ne le trouvais pas tellement dangereux. Il s'attaquait à trop forte tâche,

*À l'ombre de la Croix gammée*

il dispersait ses efforts. Maintenant que, devenu « national », il a réduit son champ de tir, j'ai peur que les coups ne soient mieux groupés.

C'est un financier « revanchard » du parti Hugenberg qui m'a livré cette réflexion, plus profonde qu'on ne pense peut-être, en tétant avec mélancolie son havane.

## VI

### LA DERNIÈRE NOCE

Inutile de chercher l'Eldorado et ses fresques d'éphèbes plus que nus, dans la jungle obscène de Schoeneberg. Fermé par la police. Eugen, où l'on voyait descendre de leurs limousines, après le théâtre, de languissantes « jeunes femmes » endiamantées, qui venaient de raser tout ce que le sexe mâle a de pileux : fermé par la police.

Fermées, les immondes, les extravagantes *Kascheemes* où des vieillards habillés en fillettes courtoisaient leurs maîtresses décolletées et barbues jusqu'au nombril.

Il n'existe plus à Berlin une seule de ces boîtes écœurantes (au surplus peuplées d'étrangers pour les trois quarts) que des reporters imaginatifs considéraient comme des manifestations spécifiquement allemandes. Quinze jours à peine après la prise du pouvoir, le gouvernement nazi a donné un gigantesque coup de balai dans ces fosses à ordures.

Amputée de ses divertissements homosexuels, la haute noce berlinoise revêt maintenant un caractère à peu près normal. Si vous avez trop de rentenmarks en poche et l'intention de les dépenser rapidement, inutile de tâtonner. Allez droit au but. Le quartier des fêtards commence au Romanisches Café (pâle contrefaçon de nos boîtes montparnassiennes). Il suit le Kurfürstendamm, cette magnifique avenue qui réunit, en beaucoup plus sommaire, les

charmes de nos grands boulevards, de nos Champs-Élysées et de Montmartre.

Sur huit cents mètres de longueur, vous rencontrerez une nuée de jolies femmes, vénales pour une forte proportion sans être nécessairement des « professionnelles ». De chaque côté de l'avenue : Kranzler et Mampe, les pâtisseries élégants ; le Berliner Kindl, dont l'arrière-salle et son orchestre bavarois contemplant les bourgeois qui font leurs frasques ; Kakadu (le Perroquet), boîte de simili-luxe réservée aux riches provinciaux en quête d'une âme sœur à prix fixe ; Stoeckler, qui est le Marguery de Berlin. D'autres brasseries, pâtisseries et boîtes moins notoires.

Sur votre gauche en tirant vers la Kaiser-allée et les quartiers élégants du West End, commence la Tauentzienstrasse. Une boîte de luxe, la plus élégante : Rio Rita, et son concurrent, le Ciros. Plus loin, c'est la Wittenberg Platz, noirâtre, mélancolique, avec un bar-dancing hérissé de lumières bleues : le Blue Boy.

On pourrait me reprocher à bon droit de faire aux établissements plus ou moins luxueux de Berlin une réclame gratuite, si je n'ajoutais qu'auprès de ces usines à réjouissances, la morgue me paraît folâtre.

Entré au Ciros. Pas un client. Le jazz brame dans la solitude et je fuis. Même constatation au Blue Boy. À Rio Rita, nous sommes deux en smoking. L'autre, un gaillard blême, à la figure ravagée, striée de rides comme un masque de momie, engouffre des gin-fizz avec l'avidité impassible d'un passe-boules de fête foraine. Entre deux séries de gins, il danse mécaniquement, sans que ses yeux vert rougeâtre de chat hydrophobe daignent s'abaisser sur sa cavalière. Il a dansé avec dix femmes différentes, toutes fort jolies. La onzième fois, il reprend sa première danseuse. Les dix jolies femmes de Rio Rita sont des « entraîneuses ». Sultanes d'un harem vide, elles attendent avec angoisse le pacha de cette nuit, le bienfaiteur qui paiera les robes et le terme.

Un maître d'hôtel, indiscret contre remboursement, m'a renseigné sur le compte de l'homme aux yeux de chat hydrophobe.

*Patrouilles vers les lignes hitlériennes*

C'est un grand propriétaire terrien de Prusse-Orientale. Il est en train de boire son majorat de dix mille hectares :

— Avant que Hitler ne l'exproprie.

Tandis que le sourire glacé du maître d'hôtel s'efface, je fais un compte. Un compte qui devrait obséder les nuits des derniers riches d'Allemagne.

Le Führer vient d'accorder un jour de nourriture aux millions de ventres creux allemands. Il a fallu procéder dans tout le Reich à des réquisitions bénévoles. Il a fallu agiter des heures durant, sous le nez de la population, sept cent mille sébiles. On a recueilli environ six millions de francs. Un franc par tête de misérable. Les ventres creux ont mangé un jour.

Il reste trois cent soixante-quatre jours.

Mangeront-ils ? Qui paiera ?

Problème.

## VII

### L'USINE À GAFFES

En ce qui concerne l'histoire de leur propre pays, nos soixante-cinq millions de voisins teutons sont d'accord sur deux points : premièrement, l'armée allemande a toujours été invincible. Deuxièmement, la diplomatie allemande s'est toujours montrée au-dessous de tout. Les diplomates ont sans cesse rendu vains les efforts des soldats.

En contrepartie, on ne tarit pas d'éloges sur le compte de la diplomatie française, même lorsque ses directives me semblent, à moi Français, passablement contradictoires. On me dit :

— Les prétendus renversements de votre politique étrangère ne sont qu'un adroit jeu de bascule destiné à extorquer le maximum de bénéfices, aussi bien à vos adversaires qu'à vos amis. Quand Delcassé et sa politique anglophile ont fait leur plein, vient Caillaux qui nous aguiche. Résultat : nous vous donnons le Maroc (*sic*). Dès que Poincaré, en occupant la Ruhr, nous a réduits pour longtemps à l'impuissance économique, vient Briand qui nous flatte l'encolure et nous attelle – comble d'ironie – à votre char de vainqueurs.

« Ah ! si nous avions votre Quai d'Orsay au lieu de notre Wilhelmstrasse ! »

Bien entendu, je ne prends pas à mon compte une telle opinion, si flatteuse qu'elle soit. Si je note ces propos – qui m'ont

été tenus par d'éminents nationaux-socialistes —, c'est qu'ils présagent un changement complet de méthodes pour la diplomatie d'outre-Rhin.

Von Neurath, l'actuel ministre, est un représentant de la vieille école et, comme tel, un peu démonétisé. J'ai voulu voir un représentant de la nouvelle école, un diplomate spécifiquement national-socialiste, et j'ai obtenu un rendez-vous du baron Braun von Stumm, chef de presse de l'Empire allemand, chargé des relations avec les journaux étrangers.

Voilà donc la Wilhelmstrasse, ce ministère des Affaires étrangères où l'on sabota l'œuvre patiente et prodigieuse de Bismarck, où l'on jeta la Russie impériale et l'Angleterre royale dans les bras de la France démagogique ; où, pendant la guerre, furent rédigées ces ahurissantes « dépêches Zimmermann » qui donnèrent la victoire aux ennemis de l'Allemagne en poussant les États-Unis dans les rangs des Alliés.

Une colossale usine à gaffes.

Aucun appareil. J'entre par une petite porte. Dans une antichambre sombre et poussiéreuse, trois huissiers vêtus comme des employés de chemins de fer somnolent sur des chaises de paille. Mon arrivée paraît les surprendre. Sans doute la presse étrangère n'accable-t-elle pas de ses visites le pauvre baron von Stumm.

\*  
\* \*

Personnellement, le baron est la courtoisie et l'affabilité incarnées. Seulement, sa qualité de « diplomate brun cent pour cent » lui interdit les demi-teintes et les savantes périphrases en usage dans les chancelleries. Dès qu'il me tient entre quatre-z'yeux, l'offensive commence.

D'abord, amères récriminations contre les collègues français qui m'ont précédé.

— Édouard Helsey, monsieur, a traité notre cérémonie de Potsdam de carnaval sanglant ! Et Philippe Barrès, monsieur !

N'a-t-il pas écrit que nous pratiquons la diplomatie du coup de poing sur la table ! Est-ce que nous ne faisons pas preuve de grandeur d'âme en permettant à de tels journalistes de séjourner chez nous ?

— Tout de même, monsieur le baron, il y a les droits de la critique.

Je crois bien que, pour le chef de presse du Reich, comme pour beaucoup de ses compatriotes, le droit de critique est un monopole allemand. Un monopole dont on use sans trop se gêner, car lorsque le baron m'a parlé de nos hommes politiques français, j'en ai entendu de vertes et de pas mûres.

Notons, à ce sujet, que le politicien français le plus honni par l'Allemagne brune n'est pas Louis Marin, mais... M. Herriot ! Et j'ai eu maintes fois l'occasion de faire cette constatation surprenante.

En face de moi, se trouve un national-socialiste de bonne éducation, de large culture, que de longs séjours à l'étranger ont dû rendre plus tolérant, plus impartial que l'immense majorité de ses coreligionnaires. Bref, un nazi de l'élite.

Jusqu'où vont cette tolérance et cette impartialité ?

Premier coup de sonde. Je lui parle des Juifs. Voilà sa réponse textuelle, une réponse qui lui jaillit du cœur, puisqu'il me la serine plusieurs fois en piaffant de satisfaction :

— Les Juifs ne sont pas des Allemands, monsieur. Ils peuvent avoir toutes les qualités, cette race est peut-être un diamant (*sic*), mais nous ne pouvons pas avaler ce diamant. Il faut que nous l'expulsions de notre organisme. Prenez nos Juifs. Nous vous en faisons cadeau. Un joli cadeau ! Ah ! ah ! vous nous en direz bientôt des nouvelles.

Et de rire comme un collégien, dans ce bureau sévère où flottent, peut-être, les ombres du vieux Bismarck mijotant la politique financière de l'empire avec Bleichroeder le Juif.

Passons à l'impartialité, une qualité rigoureusement nécessaire aux diplomates, car on ne défend bien sa thèse que dans la mesure



où l'on comprend celle de l'adversaire. Je glisse la question de l'Anschluss sur le tapis.

Et voilà le baron Braun von Stumm, chef de presse de l'Empire allemand, qui entreprend de démontrer à un journaliste français... que la réunion de l'Autriche et de l'Allemagne serait un incomparable bienfait pour la France ! Cette fois, il ne rit pas. Il est sérieux. Et ça me semble d'autant plus étrange.

Par la suite, le baron von Stumm s'est montré pour moi le plus accueillant des hôtes. On jugera peut-être que je reconnais bien mal ses services en traçant de ce diplomate allemand un portrait assez différent de notre type « diplomate classique ». Non. Tout ce qui nous semble classique et inéluctable est périmé dans le III<sup>e</sup> Reich, y compris le langage des cours.

Les Allemands, désormais, seront allemands, même autour des tapis verts où se distillent hypocritement les destinées du monde. Plus de « *finassieren* ». On ne se chatouillera plus dans le dos, entre ambassadeurs, pour se faire rire. Que nos mandarins d'ambassades à queue-de-pie et plumes d'autruche s'y résignent. Bientôt, leurs partenaires, en chemises brunes et bottes de soldat, parleront net et sec.

Incident :

En pleine conférence antisémite, le grésillement du téléphone coupe la parole au baron. On l'appelle de Trèves, où un Russe naturalisé français vient d'être arrêté. Le baron m'assure que ce Russe était « ivre comme un Polonais » et s'est permis d'injurier Hitler. Peu importe. Ce qui me semble typique, c'est la politesse presque révérencieuse avec laquelle mon très haut représentant du ministère des Affaires étrangères parle à un obscur officier de gendarmerie :

— Je vous en prie, Herr Oberst... Ayez la bonté d'excuser mon importunité, Herr Oberst...

Imaginez, par contraste, le dialogue du roide M. Philippe Berthelot et d'un quelconque officier de gardes mobiles.

## VIII

### POLIZEI-PRAESIDIUM

Voici la grande énigme. Qui la résoudra détiendra le secret jalousement gardé de cette ahurissante révolution nationale-socialiste.

Quatorze ans durant, les chefs démocrates ont exercé une dictature absolue sur la police allemande. Schupo, police secrète, police criminelle, ils ont truffé les troupes de militants socialistes et républicains. Pas un chef n'était nommé sans avoir donné de sérieuses garanties de fidélité au régime. Weiss et Grezinski, l'un israélite, l'autre homme d'extrême gauche, exerçaient une dictature vigilante sur l'armature policière de Prusse.

Ces 200 000 policiers de tout poil pouvaient être considérés comme une armée de janissaires à la solde du parlementarisme. Leurs intérêts étaient identiques.

Pendant la police, malgré les rodomontades de ses chefs, a remis le pouvoir des mains des chefs démocrates entre celles des barons et de leur homme lige, le général von Schleicher.

Cette fois-ci, on pouvait croire qu'une poigne robuste tenait la force publique. Sans être un ennemi du parti brun (qu'il avait contribué à créer), le rusé, le profond, l'ambitieux Schleicher n'était pas homme à lui céder le pouvoir sans partage et sans contrôle.

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP  
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01EBNN000623.N001  
Dépôt légal : janvier 2019

# XAVIER DE HAUTECLOCQUE

PRÉFACE D'ÉTIENNE DE MONTETY

## AU CŒUR DE L'ALLEMAGNE NAZIE

Dans la lignée d'Albert Londres ou Henri Béraud, Xavier de Hauteclocque est dans l'entre-deux-guerres un grand-reporter audacieux, auteur d'enquêtes dans le Grand Nord, sur la route de La Mecque ou aux confins de l'URSS. Ami de Kessel, parfaitement germanophone, il entame dans les années 1930, une série de reportages chocs dans une Allemagne en pleine crise. Cet ouvrage présente les trois enquêtes menées par Hauteclocque au cœur d'un pays gangrené par le nazisme. Ses textes sont tous d'une clairvoyance désespérée et d'un rare courage. Il multiplie les révélations sur les SA et les SS, les disparitions, les assassinats, les tortures, et sur la propagande du régime. Ses trois livres, *À l'ombre de la croix gammée*, *La tragédie brune* et *Police politique hitlérienne*, témoignages hors du commun, alertent l'opinion publique française et inquiètent le régime nazi, au point que les services spéciaux jurent sa perte.

Photo : Collection particulière



ARTHAUD